**Résumé et analyse de l'article, « Radicalisation djihadiste » et psychiatrie de l’adolescent** (Jihadist radicalization within teenager’s psychiatric care), M. Ludot, R. Radjack , M.R. Moro,

Neuropsychiatrie de l’enfance et de l’adolescence 64 (2016) 522–528 (Elsevier-Masson).

La France est le pays européen qui compte le plus grand nombre de ressortissants impliqués dans les filières djihadistes en Syrie et en Irak.

Selon le ministère de l’Intérieur, deux tiers des individus [radicalisés] signalés auraient entre 15 et 25 ans et 25 % seraient mineurs.

Selon le sociologue Khosrokhavar, les jeunes de classe moyenne « ne souffrent pas de l’ostracisme dont la société a accablé » les jeunes des banlieues, ils ne vivent pas non plus « le drame de la victimisation ».

Pour le politologue Roy, il y a bien une « révolte générationnelle », d’une « dérive » : celle de jeunes de la seconde génération d’immigrés certes, dans une situation de précarité sociale, ayant connu la petite délinquance mais également celle « plus personnelle, plus psychologique et moins liée à l’environnement social » des jeunes qui se convertissent.

Une distinction s’opère entre :

a) D’une part, les jeunes musulmans animés par une « haine de la société », motivée par le sentiment d’être exclus et « victimes d’une profonde injustice sociale »

b) D’autre part, les jeunes des classes moyennes qui viennent s’ajouter aux islamistes radicaux : ils ne sont généralement pas d’origine musulmane et se convertissent à l’islam radical dans une démarche tout à fait personnelle, venant ainsi rompre de manière radicale avec leur filiation.

Ces sont ces derniers individus qui peuvent être davantage pris en charge sur le plan psychiatrique, dans certains cas en plus d’une prise en charge sécuritaire.

Zagury veut [essayer de comprendre le] « processus psychiques qui facilitent et renforcent la radicalisation pour tenter d’entrevoir ce qui pourrait permettre de faire le chemin à l’envers, au moins pour quelques-uns d’entre eux ».

Pour Khosrokhavar, la « radicalisation » se définit comme « l’articulation entre une idéologie extrémiste et une logique d’action violente ».

Il est important de noter que la « radicalisation » n’est pas nécessairement violente, elle n’aboutit pas forcément à des actes terroristes. Le terme de « radicalisation violente » semble souvent plus adapté pour qualifier ce phénomène.

McCauley et Moskalenko démontrent l’existence de douze mécanismes en jeu dans l’escalade de la « radicalisation » et l’avènement du terrorisme.

L

e « djihad » renvoie d’abord au déploiement d’un effort individuel, c’est le combat contre les passions de l’âme : on parle de djihad « majeur ».

Il renvoie également au fait de s’engager dans la guerre pour la promotion de l’islam contre les infidèles : on parle alors de djihad « mineur ».

Cette distinction est attribuée à un hadith du Prophète.

La théorie du djihad comme croisade religieuse contre les infidèles n’apparaît qu’au IXe siècle.

[Les études sur le phénomène et] la littérature [qui en résulte] concluent, en l’état actuel des connaissances, en l’absence de psychopathologie lourde (c’est-à-dire du registre psychotique et psychopathique) associée au phénomène de « radicalisation violente ».

Ainsi, Kruglanski et Fishman affirment que « le terrorisme n’est pas une sorte de psychopathologie [. . .], les terroristes ne sont pas fous [. . .], un profil spécifique de personnalité

qui caractériserait un terroriste n’existe pas ». Une certaine « vulnérabilité psychologique » prédisposerait certains jeunes plutôt que d’autres à s’engager de cette manière.

Pour Bénézech et Estano « c’est parmi les auteurs [loups] solitaires [qui s'engagent seuls] que l’on risque de retrouver la plus grande variété psychopathologique, allant de la normalité à des troubles schizophréniques ou de l’humeur".

Pour Zagury, l’immense majorité des radicalisés ne relève pas de la psychose délirante et de l’irresponsabilité pénale.

Les auteurs de l'article présentent deux cas :

* Ninon, 15 ans, jeune fille métisse, d’origine vénézuélienne, abandonnée à la naissance par sa mère biologique, ses parents s'étant séparés lorsqu’il avait 7 ans, progressivement déscolarisée, fumeuse occasionnelle de cannabis,
* Mattis, 14 ans, déscolarisé de sa classe de 4e, l’aîné d’une fratrie de trois enfants, ses parents s'étant séparés lorsqu’il avait 7 ans.
1. Ninon, à la recherche d’une nouvelle filiation :

A son adoption, d'Andréa, elle a été renommée Ninon.

Ninon se dit « frustrée », disant ne pas supporter d’avoir été abandonnée.

Se qualifiant de jeune fille « métisse », l’identification à ses parents adoptifs semble problématique du fait de sa différence de couleur de peau, entre elle et ses parents.

Ninon recherche la présence des « non-blancs », ceux des classes défavorisées, des groupes des cités et des migrants. A ses amis, elle dit être d’origine tunisienne.

Puis, elle est acceptée par une nouvelle "bande » constituée d’amis musulmans qui instaurent un certain nombre de règles, lui ayant notamment permis d’arrêter le cannabis, et la poussant à se convertir. Elle pense que sa « conversion à l’islam » lui permet d'avoir « des structures » c’est-à-dire un cadre contenant.

Elle apprend l’arabe et porte désormais le voile.

La religion musulmane semble lui permettre de s’affilier autrement, singulièrement, se distanciant également de ses parents adoptifs (alors que son père parallèlement était en train de se convertir au christianisme).

L’adolescente a trouvé une nouvelle famille d’adoption : le groupe d’amis musulmans qui a fonction de contenance familiale, avec des règles, une protection, des limites et une place.

Ninon exprime le sentiment d’une rupture de filiation : comme d’abord, elle s'est appelée Andréa puis Ninon, elle se fera désormais appeler Djenaba.

1. Mattis, un repenti au service de l’islam radical :

En avril 2015, les parents de Mattis découvrent sur son portable la consultation de sites qu’ils jugent « inquiétants » autour de la religion musulmane, puis des vidéos de plus en plus extrémistes. Ils surprennent des échanges réguliers sur les réseaux sociaux avec un individu localisé en banlieue parisienne, d’idéologie « djihadiste ». Les parents décrivent Mattis comme « sous l’emprise d’un rabatteur », se comportant « comme un toxicomane » essayant de se procurer par tous les moyens des accès à Internet pour maintenir le contact avec lui.

La relation d’emprise actuelle avec le rabatteur djihadiste [qu'il décrit comme un sorte de « guide » rencontré sur les réseaux sociaux et qui lui permettait de mieux connaître la religion musulmane] viendrait faire écho à une relation d’emprise dont Mattis aurait été victime à l’école primaire de la part de son meilleur ami Lounes, de deux ans son aîné, qui l’aurait abusé sexuellement.

Mattis ne peut pas expliquer la raison de son engagement mais peut dire y avoir trouvé une aide, « au niveau du moral » notamment, … pensant que grâce à la religion musulmane, il deviendrait bon. Mattis rapporte un soulagement apporté par la religion musulmane.

S’agissant de ses rapports avec la religion musulmane, il se rend seul à la mosquée une fois par semaine, prie cinq fois par jour et mange halal depuis quelques temps. Mattis dit qu'il aimera voir appliquée la charia en France.

Lors de la consultation au CMP, où ses parents l'ont conduit, Mattis ne fait pas preuve de bonne volonté, et considère cette démarche [le fait de l'amener à consulter un psychiatre] comme une "honte".

Il ne comprend pas du tout toute cette inquiétude autour de sa conversion. Néanmoins, il y a quelques mois, le lien est fait (via les réseaux sociaux) entre Mattis et l’un des commanditaires d’un des attentats commis en France.

L’identification à l’agresseur au sens où l’entend Ferenczi pourrait être à l’oeuvre dans l’organisation psychique de Mattis, dans les suites du traumatisme majeur que constitue son agression à l’âge de 10 ans. Selon Ferenczi, cette identification est de type primaire et l’enfant va introjecter la culpabilité de l’agresseur dans une sorte de surmoi [ou processus] destructeur. La culpabilité est très présente dans le discours de Mattis et la volontéde se « racheter » palpable. Mattis dira notamment à plusieurs reprises à ses parents vouloir devenir « quelqu’un de bon ».

« […] les commandements et les châtiments d’un chef sévère dans la réalité le libère-il de [sa] culpabilité ».

Benslama rappelle que certains jeunes ne demandent qu’à être « assignés à un cadre autoritaire qui les soulage du désarroi de leur liberté et de leur responsabilité personnelle ».

La « radicalisation islamique » pourrait se comprendre chez Mattis comme permettant de soulager sa culpabilité, de se purifier, par les rituels de prières et les ablutions notamment. Le caractère obsessionnel, qui l’accompagne, le prive de sa liberté, l’enferme [dans une souffrance psychique incommunicable].

1. Discussion :

Ces deux adolescents ont adopté les croyances et rites de l’islam à l’occasion d’une profession de foi récitée devant un imam.

Concernant une affiliation religieuse « à risque » [ou un risque de radicalisation], pour Hefez, il y a lieu s’interroger sur le maintien ou non de la liberté de conscience de l’adolescent.

L’anthropologue Dounia Bouzar, pour faire la différence entre un musulman pratiquant et quelqu’un qui bascule dans la « radicalisation djihadiste » recherche les « comportements de rupture dans les relations amicales, dans la scolarisation, dans les loisirs et aussi dans les relations familiales ».

Ces patients ont pour point commun de se situer dans la période développementale de l’adolescence, période marquée comme le dit Kestemberg par une « interrogation anxieuse de l’identité », le remaniement des identifications (avec le rejet des figures parentales) et la quête d’un idéal. Les idéaux collectifs, tout particulièrement ceux qui sont peu nuancés, viennent s’inscrire chez les adolescents dans la recherche d’un idéal du moi, à chaque fois qu'il est difficile de s'identifier à ses parents [à cause d’images parentales apparaissant trop effrayantes et trop peu cohérentes].

L’un des buts princeps de l’idéologie islamiste radicale est la restauration du califat et donc de l’autorité d’un calife.

Pour Khosrokhavar, cette question de l’autorité pourrait faire écho à la problématique de ceux qu’ils nomment « les nouveaux jihadistes des classes moyennes ».

Une minorité de cette jeunesse souffrirait d’avoir « plusieurs ombres tutélaires mais pas d’autorité distincte » et serait en « attente de normes [de cadres] », éprouvant le besoin de « retracer les frontières entre le permis et le défendu sous une forme explicite ».

Ninon a dans sa filiationadoptive deux parents séparés ; quant à sa filiation biologique, le père est comme dénié par la mention « mère célibataire ».

S’agissant de Mattis, ses deux parents sont séparés, il vit chez sa mère mais est en contact régulier avec son père.

Dans toute famille, l’adolescent remet en cause son appartenance et attaque sa filiation, venant ainsi perturber le processus de parentalisation.

L’axe affectif ou imaginaire est celui du sentiment d’appartenance à une lignée, question qui se rejoue notamment au moment de l’adolescence.

La conversion à l’islam, dans les observations cliniques présentées, est une façon de questionner cette filiation.

Dans les filiations particulières (comme dans l’adoption), le risque de rupture de la filiation est majeur au moment de l’adolescence.

Les parents remis en cause dans leur filiation risquent de s’engager dans une relation interactive négative qui peut aggraver le conflit.

Conclusion

[Dans ces processus, l'on a affaire à des] « vulnérabilités psychologiques ».

Les problématiques de l’adolescence [...], qui sont celles des enjeux identificatoires, de la quête d’un idéal mais aussi de l’appartenance familiale et sociétale sont essentielles à

penser pour comprendre [ce qui se] heurte [s'oppose à] la construction identitaire.

Il faut aider les jeunes adolescents à donner un sens à leur vie, à leur engagement, à accéder au statut d’adulte sans entraver leur maturation identitaire, franchir des discontinuité et interrogation, du stade de l'adolescence.

Source : « Radicalisation djihadiste » et psychiatrie de l’adolescent, <http://www.em-consulte.com/article/1085414>

Note : si vous êtes inscrit à DROPBOX, j’ai mis la version pdf de cet article dans cette boîte dropbox : <https://www.dropbox.com/scl/fo/wiaw8803t73jlargr3yj7/AAAgQGhx7RyrK6lDhsEKM-e5a?dl=0&oref=e&r=AAf0cqhXKJOu2eK2JJZHS3rh1JvVHjCKzrpZInoo3Wf-Y_i3rOVlpPp8FQMCRpXdIBJ6Mn8jq38s1Nwke3xKam3Zu_pLa9SUKKY5raEGtoR-JQ36ZjQZoouBO2BpbRS31CTrBWdI8jVvwjcOMQiDYI3fAJv4BDCTDcA1A2g_wRexOkG9wdGO1I_h6mMtDw3FAkM&sm=1>

Si vous n’arrivez-pas à ouvrir cette boîte dropbox, alors contactez-moi, via messenger (ou par mon email : benjamin.lisan (at) free.fr).